

METHODE NATURELLE EN LANGUES VIVANTES POUR LES F.P.1 ET 2 ?

Jean POITEVIN

Invité par un collègue angliciste enseignant dans une E.N., qui avait réussi à «manipuler» ses F.P. jusqu'à leur donner l'idée de m'inviter à leur faire une «conférence», je me suis posé le problème : comment permettre à des élèves de F.P. d'aborder la pédagogie Freinet par le biais des langues vivantes ? J'ai eu l'idée de renouveler l'expérience menée au stage Sud-Ouest de Bazas en 72 où nous avons réussi à faire communiquer les stagiaires non-linguistes avec des interlocuteurs étrangers dans huit langues différentes (on changeait de langue deux fois par jour).

Le compte rendu ci-dessous a été rédigé par les F.P. Je me suis permis, avec leur accord, d'y joindre mes propres remarques.

Réunion du 2 mars 1977, E.N. Périgueux

Les forces en présence :

- Jean POITEVIN, professeur d'anglais à «Bordéu» ;
- Ses éminents collègues du lycée B. de Born et de l'E.N. (au nombre de quatre) ;
- Les normaliens ou plutôt ceux qui restaient de la rude bataille de retour de stages (environ soixante-dix F.P.1 et F.P.2) ;
- Les représentants du groupe I.C.E.M. 24 (ils étaient sept, de maternelle, premier et second degré) avec des travaux d'élèves et une valise C.E.L. ;
- Et, isolé au milieu de cette foule, un bon vieux «chabrolard patoisant» tiré de son milieu naturel pour les besoins de l'expérience.

Les participants n'ont pas perçu que l'interlocuteur patoisait était le père d'une des enseignantes Freinet. Cela a pourtant été dit au cours du happening.

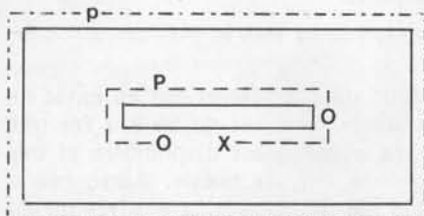
JE NE SUIS PAS VENU VOUS PARLER DE PEDAGOGIE FREINET

Première heure :

EXPERIENCE. — Il s'agit de faire communiquer des gens ne connaissant pas le patois avec notre bon vieux le parlant couramment. «L'occitan» ne doit pas s'exprimer en français.

Formation de deux groupes :

1. Ceux qui connaissent au moins un rudiment de patois.
2. Ceux qui n'y connaissent strictement rien.



Le premier groupe observe et analyse attitudes et réactions.

Le deuxième groupe est chargé de communiquer avec notre croquant, aidé pour cela de deux «médiateurs» (j'ai dit médiateurs, ne lisez pas interprètes).

Les deux médiateurs connaissent les deux langues.

Ces médiateurs jouant le rôle de l'enseignant Freinet. Ils s'adressent tantôt aux participants, tantôt au visiteur en français ou en patois dans le seul but de faciliter la communication.

CECI ETANT POSE, L'EXPERIENCE FUT-ELLE UNE REUSSITE ?

Pourquoi se poser la question au lieu de se demander ce qui s'est réellement passé ?

1. Echange de noms, de lieux de provenance et autres «banalités».

2. Mauvaise compréhension de ce qui se dit à cause de :
 - disposition des tables,
 - problème d'articulation du croquant.

3. Trop forte présence de «Jan de Bordéu». Les autres s'en remettent à lui pour communiquer.

N'étant pas moi-même patoisant et sentant le poids des blocages en présence, j'essaie de jouer le rôle d'un participant actif dans l'espoir d'échapper un peu à celui de mage que le groupe essaie de me faire jouer afin d'échapper, lui, à son rôle de participant actif. Ceci dit, si j'ai occupé une part importante de l'échange, d'autres participants en ont assuré une part beaucoup plus importante à divers points de vue.

4. Blocage des autres participants malgré quelques échanges (contexte socio-éducatif).

«On ne parle pas car on a peur de mal dire.» Deux personnes ont fait cette remarque à haute voix, tout le monde le ressentit.

5. Impression d'être des cobayes (artifice de l'exercice).

6. Histoire racontée en patois :

— 1re audition : peu de gens comprennent. Le croquant parlant «véritablement» sa langue d'où mots à moitié bouffés, rapidité.

— 2e audition : commentaire de l'histoire, toujours en patois. Beaucoup comprennent.

— Histoire racontée en français. Tout le monde comprend mais l'histoire perd de sa valeur.

Deuxième heure :

DEBAT ET ECHANGE D'ANALYSES

Significativement au cours de ce débat, le contenu proprement dit des «quelques échanges» qui avaient eu lieu n'a pas été analysé. Non seulement personne ne l'avait noté ni n'en a parlé, mais les remarques faites par moi à ce sujet sont restées lettre morte. Le débat a porté sur les points négatifs. Il semble que les enseignants ne vivent et se reproduisent qu'en milieu culpabilisé et culpabilisant. La hantise de faire des leçons ratées, de permettre ou de se permettre l'erreur, de céder à l'échec et au mal dit — au mal tout court ? — nous amène à voir tout en négatif.

Discussion sur l'expérience :

— Exercice artificiel car il manque au départ le besoin profond de communiquer, la situation naturelle.

— Le patois sorti de son contexte de vie ne «passe» pas bien.

— Pas assez de gestes pour soutenir la parole.

— Pas de références matérielles.

Cette dernière critique provenant de camarades Freinet montre à quel point nous sommes tous victimes du négativisme engendré par l'institution. Les références matérielles («s'il nous avait expliqué son casse-croûte par exemple») sont souvent absentes des situations de communication naturelles. Hier après-midi, j'ai trouvé chez moi un réfugié chilien. Nous n'avons absolument pas parlé de l'apéritif. Nous l'avons bu. Mais nous avons parlé — j'ignore tout de l'espagnol — de nos familles, de nos lieux de provenance, de «banalités» et pour finir je lui ai fait raconter — et répéter — son voyage de Santiago à Bordeaux dans une cale de bateau : exactement le même schéma que notre discussion à l'E.N.

Ce qu'on a retenu de la méthode (là ce n'est pas sûr qu'on ait tout bien compris) :

En communiquant, celui qui ne «sait pas» apprend mots, tournures, phrases qu'il peut réinvestir dans son propre parler.

Chaque sujet se construit ainsi sa propre méthode selon ses aptitudes. C'est cette approche du savoir qui est dénommée par Freinet «méthode naturelle».

QUAND L'ANGLAIS N'EST PLUS UNE LANGUE MORTE

Elargissement de la discussion aux méthodes employées dans diverses classes (traditionnelles, audio-visuelles, pédagogie Freinet, etc.). On apprend l'anglais pour communiquer et non pour avoir une bonne note qui, ajoutée à d'autres et marquées sur un dossier, nous permettent d'avoir le bac qui ouvre les portes de l'Université et de la licence... gna, gna, gna... pour enfin pouvoir noter les autres et ne rien comprendre à ce que racontera le guide du Musée Thartampion à Londres.

Débouché sur l'éducation en général, la «scolastique», les notes, l'administration, et autres blocages divers.

Troisième heure :

Il s'est opéré par la suite une décantation des «participants» au débat à la faveur d'une récré-alibi allouée par Jan.

Amalgame intéressant : s'agit-il de Jan Crispel, le prof d'E.N. ou de Jean de Bordéu, nom que je me suis donné en patois au cours de l'échange ? L'autre confusion : allouée/allowed en dit encore plus long.

Le débat reprit, après distribution des gens en différents groupes :

— Plusieurs animés par les membres du G.E.M. 24 et traitant de la pédagogie Freinet à l'école élémentaire ;

— Un animé par Poitevin et traitant de l'enseignement de l'anglais selon la méthode naturelle en situation scolaire à partir de documents de classes.

ATTENTION : ENVOLEE LYRIQUE

Ce fut donc dans l'E.N. de Périgueux une approche qui, espérons-le, fut le premier verre d'eau apporté aux «chevaux qui avaient soif». Et après on est allé bouffer. Et demain on reviendra dans notre classe écouter notre petit professeur de pédagogie qui nous parlera de PROGRAMMES, INSTRUCTIONS, PREPARATIONS, SANCTIONS, tout ça dans notre intérêt évidemment !

Merci papa !

Merci Jean, à bientôt.

Les normaliens de Périgueux.

Merci à vous, camarades. Vous m'avez beaucoup appris sur notre déformation professionnelle. Et pardon de jouer par mes remarques le rôle qui est, malgré moi, le mien : celui du prof qui corrige à l'encre rouge... à moins que déjà vous ne le perceviez plus positivement.